

missements par imitation, dont la dispersion fut le seul remède curatif, preuve de leur caractère.

Les paralysies ont reparu depuis chez les premières malades et avec le même caractère qu'en 1860, et n'ont disparu que par le changement de lieu, comme une confirmation de l'étiologie précédente. Mais il est difficile d'admettre que la même cause produit des effets si divers. Dans ce cas, nous serions porté à croire que, malgré l'excellent régime de ces enfants et les investigations faites à ce sujet, les farines ne sont pas de qualité irréprochable et devraient être soumises à un examen scrupuleux. Certaines altérations pourraient expliquer la plupart de ces phénomènes aussi rationnellement que la contagion de l'exemple.

Je pourrais étendre de beaucoup ce chapitre et multiplier les exemples par centaines. Ceux que j'ai indiqués suffisent au but que je me suis proposé, savoir, la démonstration d'une influence spéciale exercée par les malades atteints de névroses ou de convulsions sur les personnes saines, en contact ou en relations de voisinage avec eux. Cette influence n'est pas celle de l'imitation, puisqu'elle est involontaire. C'est une impression comparable à celle des principes contagieux volatils qui agissent en dehors de la volonté. Sans même chercher à connaître la nature de celui qui transmet les névroses et les rend contagieuses, afin de ne pas faire d'hypothèses, je me suis contenté d'en faire un principe étiologique spécial, qui prendra sa place, je l'espère, à côté de ceux de nature différente que j'ai déjà étudiés. Il a pour base l'observation physiologique et clinique. J'y reviendrai plus loin, à l'occasion du mécanisme d'action des impressions morbifiques.

#### CHAPITRE IV.

##### DES CONSTITUTIONS MÉDICALES.

Les impressions morbifiques résultant de la chaleur, du froid, de l'humidité, de la sécheresse, du régime, de l'électricité, des effluves, des miasmes, etc., etc., qui ont, chacune isolément, leur part d'influence dans la manifestation de certaines maladies déterminées, ont, par leur réunion en masse, une influence sur la nature des maladies, sur leur apparence extérieure, sur leur durée et sur leur terminaison, sur leur mortalité et sur leur traitement. On donne à ces phénomènes le nom de *constitution médicale*. Avec Dubois, d'Amiens (1), je la définis : *un ensemble des modifications générales imprimées à toutes les individualités morbides d'une époque et dans un lieu déterminé*. La constitution médicale ou pathogénique est le fait déduit de l'observation générale d'un grand nombre de maladies ; il diffère entièrement de la constitution atmosphérique, fait plus restreint, lequel indique seulement l'action des influences atmosphériques. La constitution médicale est la résultante de toutes les influences hygiéniques ayant action dans le même moment et dans le même lieu, tandis que la constitution atmosphérique est la conséquence de l'action pure et simple de l'air. La constitution

(1) Dubois (d'Amiens), *Pathologie générale*. Paris, 1835, t. I, p. 83.

médicale et la constitution atmosphérique ne sont donc pas une seule et même chose, et, en outre des preuves que je viens de donner, j'ajouterai que les constitutions atmosphériques semblables ne sont pas inévitablement suivies de maladies ayant une nature et des complications semblables. D'où il suit qu'à la constitution atmosphérique, envisagée comme une cause morbifique, il faut ajouter quelque chose de plus, la constitution médicale, autre cause dont l'essence nous est inconnue et ne se révèle que par ses effets morbifiques.

Existe-t-il des constitutions médicales et des maladies de même nom ou de même nature, ayant une apparence, une durée, des complications et une fin comparables entre elles au même moment, dans le même lieu ? Beaucoup d'anatomistes, de physiciens, de chirurgiens et de micrologues nient leur existence, comme celle de tous les faits d'induction, parce qu'ils ne sont pas du domaine des sens. C'est un tort. Hippocrate (1) a le premier admis les constitutions médicales, et il désignait sous le nom de *κατάστασις* la forme et la manière d'être qu'affectaient les maladies. Depuis lors jamais cette doctrine n'a été abandonnée. Rajeunie par Sydenham (2), Baillou (3), par Stoll, Baglivi, etc., etc., elle est venue jusqu'à nous, acceptée par le plus grand nombre des médecins, combattue seulement par le petit nombre, qui n'observent pas les malades et font de la médecine sur les livres et dans leur cabinet.

Les constitutions médicales existent. L'histoire de la médecine en fournit une première preuve, appuyée sur celles qui résultent des témoignages de l'observation clinique.

Il existe souvent dans les phlegmasies viscérales, telles que pneumonies, entérites, angines, pleurésies, etc., une complication accidentelle de symptômes bilieux ajoutés à l'élément phlegmasique.

Quelquefois l'état bilieux n'existe que sur toutes les fièvres continues du moment.

Il y a des saisons où les maladies, et particulièrement les fièvres typhoïdes, offrent un état adynamique extrêmement prononcé.

L'ataxie existe parfois comme complication générale de la plupart des maladies de la saison.

Il y a des années où les varioles, les scarlatines et les rougeoles, les fièvres et certaines phlegmasies, ont un caractère de malignité qui déjoue tous les pronostics et tous les moyens de traitement.

On voit dans certaines saisons les phlegmasies offrir au même moment pour complication une affection catarrhale des bronches très-prononcée.

Dans certains cas, toutes les fièvres typhoïdes guérissent facilement avec une faible mortalité, et plus tard, au contraire, elles sont très-graves et suivies d'une mortalité effroyable.

(1) Hippocrate, *Des épidémies*, liv. I et III. (*Œuvres*, trad. par Littré. Paris, 1840-41, tomes II et III.)

(2) Sydenham, *Opera medica*, t. I, p. 22.

(3) Baillou, *Constitutio autumnalis*, 1570; *hyemalis*, *verna*, 1571; *Epidemiorum*, t. I, p. 1. — *Épidémies et Éphémérides*, avec introduction par P. Yvaren. Paris, 1858.

Il m'est arrivé de soigner heureusement une série considérable de typhoïdes avec les éméto-cathartiques, au point de croire à la spécificité du remède, et, l'année suivante, d'échouer successivement sur la plupart des malades que je traitais de la même manière. Pendant l'année 1855, pareille chose m'est arrivée à l'hôpital Sainte-Eugénie : j'ai eu trente-huit fièvres typhoïdes, en apparence assez graves, rapidement guéries par ce remède, et puis la série a changé ; par le même moyen, dans des conditions semblables, plusieurs malades ont succombé.

Il y a des pays et des moments de l'année où les grandes opérations sont constamment suivies de succès, de réunion par première intention, et ailleurs la suppuration les suit, souvent même elles s'accompagnent de phlébite et d'infection purulente.

Il y a des cas où l'on ne peut donner un coup de bistouri, même pour un abcès, sans que l'ouverture soit suivie d'érysipèle.

Tant d'exemples et ceux que je passe sous silence, pris dans les faits cliniques, prouvent bien qu'en dehors de l'action épidémique, il existe une influence générale capable, comme le dit Hippocrate, de modifier la forme et la manière d'être des maladies. Cette influence, c'est la *constitution médicale*, et les maladies ainsi modifiées, indépendamment du siège et de la forme de l'état morbide, sont des *maladies catastatiques*.

La constitution médicale se rapproche de ce qu'on appelle l'endémie et l'épidémie, en ce sens qu'elle fait naître une influence spéciale susceptible de modifier la forme et la marche des maladies ; mais elle en diffère très-complètement sous d'autres rapports essentiels. Son action est analogue à celle de l'endémie et de l'épidémie, mais il est facile de l'en distinguer. Ainsi l'endémie fait naître une maladie du même nom, dont la nature et la forme sont toujours les mêmes dans le même lieu. L'épidémie engendre au contraire des maladies distinctes, de nom différent, d'une nature spéciale et régnant en grand nombre dans le même lieu, avec la possibilité d'émigrer dans un autre pays. La constitution médicale n'engendre pas de maladie particulière ; mais elle modifie la forme, la nature et souvent la terminaison de chaque maladie en particulier. Voilà la différence.

D'après Sydenham, les constitutions médicales durent un certain temps non déterminé, et elles disparaissent, comme elles sont venues, sans que la modification secrète et inexplicable qui leur a donné naissance puisse être appréciée. Ce sont les constitutions *stationnaires fixes*. Elles sont de nature inflammatoire, bilieuse, catarrhale, etc. Les constitutions médicales dont la durée est limitée à une saison, et qui paraissent être sous l'influence de ces changements annuels, sont les constitutions *temporaires, saisonnières*. Elles donnent lieu à des maladies, en apparence les mêmes, mais qui sont subordonnées, dans leur caractère particulier, et dans leur nature intime, à la constitution *stationnaire fixe*. C'est au changement de constitution médicale qu'il faut rapporter dans les maladies cette variété de nature qui se traduit au milieu de phénomènes toujours les mêmes, par des caractères particuliers et par un traitement tout à fait différent.

Toute constitution médicale n'est pas nécessairement révélée par des phénomènes morbides évidents. Quelques-unes ont seulement cet avantage. Celles qui modifient la durée, la gravité ou le traitement des maladies sont plus difficiles à

apprécier. Les premières sont la constitution médicale inflammatoire, catarrhale, bilieuse, adynamique, maligne, putride, nerveuse, ataxique, etc.

La constitution médicale inflammatoire se révèle par la présence d'un grand nombre de maladies inflammatoires, de siège différent, et par l'état inflammatoire qui complique les autres maladies du moment, telles que les pyrexies typhoïdes ou éruptives. La rougeur du visage, la turgescence des téguments, la force, la plénitude du pouls, la pléthore accidentelle, et le succès des émissions sanguines, sont les caractères particuliers des maladies observées à ce moment.

La constitution médicale bilieuse amène, comme chose principale ou comme élément accessoire des maladies, un état saburral amer de la langue ; des nausées, quelquefois des vomissements bilieux et des déjections de même nature ; une cholémie plus ou moins prononcée, avec teinte ictérique des conjonctives, de la peau, des urines, etc. Toutes ces maladies guérissent facilement par les vomitifs, les purgatifs, ou par ces deux moyens associés l'un à l'autre.

La constitution catarrhale engendre les phlegmasies des muqueuses, le flux nasal, oculaire, bronchique, intestinal, phlegmasies de mauvaise nature, sans plasticité de l'exsudation inflammatoire, et que pour cette raison on appelle phlegmasies catarrhales. Ce sont des maladies spéciales, souvent épidémiques, et qui guérissent quelquefois difficilement, tantôt par un remède et tantôt par un autre. C'est ici qu'il faut tâtonner et qu'on attend quelquefois longtemps avant de rencontrer la médication favorable. Vomitifs, purgations, révulsifs, antiphlogistiques, etc., triomphent ou échouent indistinctement devant les complications des maladies catarrhales. Cependant l'ipécacuanha et les révulsifs cutanés sont, entre toutes, les médications qui ont le plus de chances de succès.

La constitution médicale putride s'annonce par la nature septique particulière des maladies. Les fièvres typhoïdes sont accompagnées d'une profonde altération du sang, d'eschares ; les fièvres puerpérales forment beaucoup de pus ; il règne alors des érysipèles, des pourritures d'hôpital, des phlébites ; les opérations réussissent mal ; il y a beaucoup d'infections purulentes, etc., etc.

Dans les constitutions médicales adynamique, maligne, nerveuse, ataxique, ce sont des phénomènes morbides variables, en rapport avec la constitution prédominante et venant compliquer les différentes phlegmasies ou pyrexies du moment. Ces phénomènes leur communiquent une forme particulière, adynamique ou ataxique, et quelquefois une gravité insolite que l'état matériel n'explique pas et dont on se rend compte par la malignité.

Enfin, en dehors de ces symptômes particuliers à certaines constitutions médicales, et qu'on ne saurait méconnaître, il y a d'autres phénomènes qu'il est peut-être impossible de classer, mais qui n'en sont pas moins les indices d'une influence occulte, insaisissable, sur les maladies de l'homme. Ainsi la durée des maladies est modifiée par cette influence, et cela dans les fièvres typhoïdes ou éruptives, dans les phlegmasies, dans les affections catarrhales, etc. Au milieu de conditions semblables, sur la même population, avec un traitement identique, la durée des maladies semble quelquefois abrégée dans un instant, alors que, plus tard, leur terminaison se fait plus longtemps attendre. J'en dirai autant de cette influence occulte sur la mortalité des maladies, qui est très-variable suivant les années ; de

leur traitement, dont les résultats changent selon les lieux et les époques où l'on pratique. Tel médicament échoue à une époque et réussit à une autre. Ainsi j'ai vu, et bien d'autres comme moi ont été les témoins de cette observation clinique, j'ai vu les émétiques, les purgatifs ou la saignée mis en usage avec succès contre des maladies de nature différente, et produire plus tard, au contraire, les plus funestes effets dans les mêmes maladies, alors que ces moyens semblaient rationnellement indiqués. J'ai la plus grande confiance dans l'emploi des éméto-cathartiques contre la fièvre typhoïde; ils m'ont presque toujours bien réussi, et cependant je me rappelle une année dans laquelle leur administration était si souvent suivie d'un météorisme abdominal mortel, que j'ai dû renoncer à leur usage. J'ai repris cette médication, et rien de semblable à ce que j'avais déjà observé ne s'est reproduit. C'est ce phénomène, constaté par tous les observateurs dans un grand nombre de maladies, et à propos d'une infinité de remèdes, qui faisait spirituellement dire à Boyer : « Hâtez-vous de prendre ce remède pendant qu'il guérit. » En effet, à côté de la mode qui donne faveur à quelques remèdes, l'influence des constitutions médicales, qui modifie la forme ou la nature des maladies, peut bien donner aux réactions thérapeutiques un caractère différent, selon le lieu et le moment où on les provoque. La clinique en fournira la preuve aux incrédules.

## CHAPITRE V.

### DES ENDÉMIES.

Les impressions morbifiques que reçoit habituellement l'homme dans une localité où existent des conditions hygiéniques fâcheuses, produisent des maladies permanentes, toujours semblables, ayant même forme, même nature, et se développant sur les habitants d'une même contrée. On désigne cette influence morbifique spéciale sous le nom d'*endémie* (de ἐν, dans; δῆμος, peuple; dans le peuple), influence qui a pénétré en lui, et qui est devenue inhérente à sa constitution. Les maladies qui en résultent sont des *maladies endémiques*.

Les endémies sont la conséquence des altérations de l'air par les effluves, les miasmes, les vents, les émanations putrides, par la nature des eaux, des aliments, du sol, des coutumes d'un peuple et des impressions morbifiques produites par ces diverses circonstances. Il y a cependant des endémies qui résultent de causes plus cachées dont on ignore la nature et le nom; telles sont la plique de la Pologne, l'hématurie à l'île de France, la calvitie, l'épilepsie dans les îles de l'Archipel, etc.

Les endémies sont très-nombreuses et varient autant que les conditions hygiéniques de chaque localité. On pourrait les exposer, en parcourant successivement sur une carte géographique les différentes contrées du globe; mais ce serait un peu long, et je préfère indiquer quelques-unes des endémies principales dans leur rapport avec leur cause déterminante.

C'est une observation générale et sans exception que tous les terrains marécageux, où les eaux croupissantes jettent leurs effluves dans l'air, donnent naissance à des fièvres intermittentes, tierces ou quartes. Mais ces endémies sont plus

ou moins dangereuses, suivant la chaleur du climat et de la saison; rares et bénignes au printemps, fréquentes lorsque l'été arrive, elles prennent un caractère de malignité vers l'automne. L'hiver les guérit et arrête leur violence. Ce qui n'est qu'une tierce en Europe devient, en Afrique et dans les contrées chaudes de l'Asie, une fièvre adynamique rémittente ou une pernicieuse du plus mauvais type. Là où les émanations animales joignent leur action à celle des effluves, d'autres maladies peuvent prendre naissance. Ainsi la peste en Égypte, quand le Nil débordé rentre dans son lit, et le choléra en Asie, sur les bords desséchés du Gange.

Les peuples ichthyophages sont sujets au développement de maladies mal connues de la peau, encore désignées sous le nom de darts, faute d'avoir pu être étudiées par les dermatologistes modernes. Les affections cutanées sont endémiques en Islande, en Norvège, sur les côtes de la Baltique (1), etc.

Certains aliments en usage dans quelques pays produisent des impressions organiques qui se traduisent par des endémies spéciales. Le sarrasin produit l'endémie herpétique; en Lombardie, le maïs, altéré par le *verdet* ou *verderame* (2), engendre la pellagre. Les vins acides du Rhin et de quelques autres contrées produisent des affections articulaires chroniques, les coliques, comme fait aussi le cidre, etc. Le laitage amène l'anémie, l'obésité, les engorgements lymphatiques, les scrofules, certaines hydropisies. Les viandes, au contraire, disposent aux maladies inflammatoires, aux affections gastro-intestinales aiguës et chroniques, au spleen, à l'hypochondrie, etc. Les eaux de certains pays, par la quantité de sels à base de magnésie qu'elles contiennent, rendent endémiques, dans le Valais et dans quelques localités de la Savoie, le goître et le crétinisme, etc.

Chaque pays, par la réunion des influences diverses de climat, de régime, de l'alimentation, des habitudes, agit sur sa population de manière à créer des dispositions organiques favorables à la naissance d'un tempérament particulier et d'appétitudes morbides spéciales. C'est ce qu'Hippocrate a parfaitement indiqué (3), lorsqu'il a indiqué d'une manière si précise l'influence des changements de saison ou de température, du séjour dans l'air des marais, de l'action des vents, des eaux, etc. Tantôt cette influence n'est que passagère, son action est transitoire, et ses effets épars sur un petit nombre d'individus; tantôt, au contraire, l'influence territoriale se manifeste sur un si grand nombre d'habitants, et pendant de si longues années, qu'il en résulte une véritable endémie.

Les *maladies endémiques* sont des maladies depuis longtemps ordinaires aux habitants d'une contrée. Elles résultent des conditions spéciales qui règnent dans une localité, et que j'ai fait connaître en parlant des *endémies*. Elles sont excessivement nombreuses, et varient non-seulement pour chaque pays, mais encore dans les subdivisions de son territoire. On les distingue des maladies épidémiques,

(1) Voyez Boudin, *Traité de géographie médicale*. Paris, 1857, t. II.

(2) Bouchut et Després, *Dictionnaire de thérapeutique médicale et chirurgicale*. Paris, 1866, gr. in-8, article PELLAGRE, où sont les dessins du verdet du maïs et du blé.

(3) Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*. (*Œuvres complètes*, trad. Littré, Paris, 1840, tome II.)

parce que ces dernières n'ont qu'une durée limitée et qu'elles finissent par disparaître au bout d'un certain temps.

Il faudrait avoir parcouru tous les pays du globe pour bien connaître toutes les maladies endémiques; mais on peut y suppléer en mettant à contribution les ouvrages de ceux qui ont beaucoup voyagé et qui ont essayé de faire cette géographie médicale.

Les maladies endémiques de France sont de jour en jour moins nombreuses et tendent à disparaître, à cause des améliorations considérables introduites par la civilisation et par le gouvernement dans les habitudes, la manière d'être, le logement et la nourriture des populations urbaines et rurales. Le scorbut, si commun à Paris au moyen âge, a disparu; les fièvres intermittentes, si nombreuses jadis, observées sur les rives de la Bièvre, dans le treizième arrondissement, avaient également cessé; mais, depuis la reconstruction de Paris, elles sont revenues et sévissent avec une véritable gravité. — Je considère comme endémiques, à Paris, la fièvre typhoïde, la phthisie et la scrofule, qui sont dues à la misère des classes inférieures et à l'encombrement des ouvriers dans leurs maisons garnies. On pourrait en dire autant, il est vrai, de la plupart des maladies observées dans la capitale; car, dans ce foyer de peste, les germes de toutes les maladies s'y développent avec une facilité très-grande; mais alors il faut prendre garde de confondre l'endémie avec l'épidémie.

La variole, la scarlatine, la diphthérie, la rougeole, la pneumonie, existent en permanence. Sont-ce des maladies endémiques? Non: les unes sont des épidémies de quartier qui meurent ou se propagent au loin par les miasmes qu'elles engendrent, et elles ne résultent aucunement de l'action d'influences hygiéniques observées dans les endémies; les autres sont des maladies sporadiques qui doivent se rencontrer certainement un petit nombre de fois au même moment dans une agglomération d'hommes. La distinction entre une maladie endémique et une maladie épidémique est souvent difficile, particulièrement lorsqu'il s'agit de recherches à faire dans une ville d'un million d'habitants, là où toutes les maladies sont en quelque sorte en permanence. Sporadiques, endémiques, épidémiques, on les y observe toutes à la fois, et il faut une certaine habitude pour séparer sûrement celles qui résultent de l'influence épidémique de celles qui sont endémiques.

Dans les petites localités, la distinction est plus facile. Ainsi, on sait très-bien que les fièvres intermittentes simples et pernicieuses, que les hydrosies et que les phlegmasies paludéennes, sont véritablement endémiques et règnent avec plus ou moins de violence dans la Bresse, dans la Sologne, dans la Saintonge, dans tous les départements couverts de marais ou de terrains humides où elles forment là les seules et véritables endémies de la France. Toutes les autres maladies endémiques sont peu connues, et, comme je l'ai dit, tendent à disparaître. La suette, autrefois endémique en Picardie, ne se montre plus qu'à l'état d'épidémie. Il en est de même du scorbut en Flandre, des gangrènes sèches de l'Orléanais, de la colique du Poitou, etc. Les maladies de la peau, qu'on a dit endémiques en Champagne, sur les côtes de Bretagne, ne sont aujourd'hui guère plus fréquentes là qu'ailleurs, et l'on pourrait les considérer comme étant endémiques de la France plutôt que d'une seule localité.

La Suisse, la Savoie, le Piémont, dans leurs parties couvertes de montagnes, offrent partout les mêmes affections gastriques, et avec cela des angines gangréneuses en grand nombre. Dans les parties basses et au fond des vallées, règnent la scrofule, l'hydrosie et l'idiotisme. Dans le pays de Vaud, de Faucigny, de Maurienne, à cause de l'usage d'eau de puits remplie de magnésie, le goître et le crétinisme se développent d'une manière continue et détruisent toute population. Le tania est endémique à Genève, en Allemagne et en Russie, mais cela tient à l'alimentation par le jambon cru rempli de germes d'échinocoques qui, dans l'intestin, se transforment en tania.

En Italie, les maladies endémiques sont nombreuses et elles varient selon les parties différentes du territoire. Des fièvres intermittentes de la pire espèce et l'influence paludéenne ravagent en permanence les populations des rizières du Piémont, des marais Pontins de la Romagne, des lagunes de Venise, des marais de Pise, etc. La pellagre règne en Lombardie; les fièvres ardentes, les convulsions, qu'on attribuait jadis à la tarentule, existent dans les parties sèches de la Toscane, de la Calabre et des Abruzzes.

En Espagne, les maladies de peau, la pellagre, la fégarite (maladie ulcéreuse de la bouche), la colique de Madrid (colique heureuse), les ophthalmies, sont des maladies endémiques.

On cite comme telles, en Angleterre et en Hollande, le scorbut, les scrofules, les hydrosies, la goutte, le diabète, le spleen, etc.; en Pologne, la plique; en Allemagne, le scorbut, le pourpre, la goutte, la scrofule, la danse de Saint-Guy; en Souabe, la dysenterie, etc.

En Asie, la lèpre exerce ses ravages dans les lieux où une grande chaleur s'unit à l'air humide chargé d'effluves marécageux. La peste y régnait jadis d'une manière constante, et, grâce aux améliorations sanitaires modernes, elle tend à disparaître et ne revient que d'une manière épidémique. Aux Indes, la dysenterie, les fièvres intermittentes, les maladies du foie, le choléra, y règnent d'une manière endémique.

En Égypte, les ophthalmies, les dartres, les fièvres intermittentes, le scorbut, la lèpre, la peste, sont très-fréquents. Les fièvres, la dysenterie, ravagent l'Algérie. L'éléphantiasis, le pian, le yaws, se montrent au Maroc, au Sénégal et sur le Coromandel; l'hématurie règne à l'île de France et y fait un grand nombre de victimes.

Aux États-Unis et dans une grande partie de l'Amérique, les fièvres intermittentes, et principalement la fièvre jaune, règnent d'une manière véritablement endémique.

Je m'arrête ici dans cette énumération succincte et très-incomplète des maladies endémiques. Ce coup d'œil d'ensemble permet d'établir la réalité de leur existence, leur multiplicité et leur dissémination sur les différentes localités du globe. Il doit suffire pour démontrer le fait de la condensation permanente d'influences morbifiques spéciales dans un pays, influences qui se traduisent au dehors par la présence de maladies déterminées toujours les mêmes, tant que le génie de l'homme n'a pas fait disparaître la cause du mal.

Les *maladies endémiques* ont ordinairement le même caractère qu'elles pré-

sentent habituellement à l'état sporadique. Elles n'en diffèrent que par leur marche et une terminaison qui se fait plus longtemps attendre et qui est souvent malheureuse. Ainsi les fièvres intermittentes endémiques sont plus longues et plus rebelles que les autres; dans les pays où règnent des fièvres, les accidents pernicieux sont très-communs. Le scorbut est plus grave et dure infiniment plus de temps quand il est à l'état endémique que dans sa forme sporadique. Au contraire, il y a des maladies endémiques aiguës, telles que la peste, le choléra, la fièvre jaune, etc.

Toute cette classe de maladies réclame le concours actif de l'autorité gouvernementale, éclairée par les conseils de l'hygiène. On détruira la plupart des maladies endémiques quand on le voudra. Déjà la variole a disparu des pays où la vaccine est universellement pratiquée. Les fièvres intermittentes simples et pernicieuses cessent par l'assainissement d'un pays à la suite de l'épuisement des marais. Le goître et le crétinisme cesseront d'exister quand les populations d'un pays où ce mal est endémique voudront boire des eaux de source au lieu d'eau de puits chargée de sels de magnésie. La peste va disparaître du globe à la suite des mesures d'hygiène portées en Orient par la civilisation moderne. Le scorbut devient de plus en plus rare en Europe. La pellagre endémique, en Lombardie, peut être prévenue par l'usage alimentaire de céréales bien conservées, même de maïs, pourvu qu'il ne soit pas atteint de *verdet*, champignon auquel on attribue le développement de cette endémie. J'ai donc eu raison de dire qu'on ferait à volonté disparaître la plupart des maladies endémiques du globe. Les exemples que je viens de citer sont nombreux et inattaquables. Malheureusement il n'en est pas ainsi de toutes les maladies endémiques. S'il en est que la connaissance des causes permette de combattre avantageusement, il y en a encore un certain nombre dont les causes sont entièrement inconnues, telles que la fièvre jaune, l'hématurie, la plique, et pour lesquelles la science a tout à faire. Plus tard, peut-être, découvrira-t-on le moyen de les détruire en annihilant les conditions de leur développement; mais aujourd'hui c'est encore une chose absolument impossible.

Les maladies endémiques d'un pays réclament en général un traitement identique lorsque la nature du mal est connue, et quand par hasard la thérapeutique possède un spécifique à lui opposer. Ainsi les maladies paludéennes, qui, malgré la diversité des formes du siège et des apparences, sont d'une nature identique; les fièvres simples, les fièvres pernicieuses, les névralgies, les engorgements spléniques sans fièvre, l'anémie, certaines inflammations, même la pneumonie, les hydrosies, etc., ne se ressemblent pas, et affectent des organes différents; mais par suite de l'intoxication paludéenne, leur essence est la même, et elles guérissent toutes indistinctement par le quinquina et par le sulfate de quinine. Quand on pratique dans une localité où règne une maladie endémique, on acquiert vite l'expérience de ce génie morbifique qui plane sur toutes les maladies de l'endroit, qui les dénature et qui les asservit à une thérapeutique uniforme. Malgré tout ce qu'on peut tenter, le traitement des maladies endémiques est souvent infructueux. Cela se comprend, les causes morbifiques ne cessent pas d'agir sur les individus dont la maladie a pour cause l'influence de la localité. Elles guérissent une fois,

mais elles récidivent promptement; elles disparaissent pour revenir encore, et elles passent enfin à l'état chronique. Il n'y a qu'un moyen de se guérir d'une maladie endémique rebelle, c'est le déplacement; encore faut-il n'avoir pas attendu trop longtemps avant de quitter le pays où l'on est tombé malade. Le déplacement est le seul et unique remède d'une maladie endémique. L'hématurie et la dysenterie des pays chauds guérissent par le séjour en Europe; le scorbut du nord par l'arrivée en France; les fièvres maremmatiques par l'air d'un pays de montagnes, etc., etc. Le principe général étant établi, c'est au médecin d'en appliquer les conséquences là où il en trouvera l'occasion.

## CHAPITRE VI.

### DES ÉPIDÉMIES.

Une épidémie est une influence morbifique passagère qui favorise l'apparition d'une maladie bien caractérisée sur un grand nombre de personnes à la fois.

C'est une condition particulière que la plupart des maladies peuvent présenter, et l'on donne le nom de *maladies épidémiques* à toutes celles qui ont offert cette particularité.

L'épidémie se distingue de l'*endémie* en ce que cette dernière, influence morbifique permanente dans une localité, sévit sur une population d'une manière constante. La permanence est son caractère différentiel.

La forme épidémique d'une maladie n'implique pas nécessairement, comme on le croit, l'idée de sa malignité et de sa gravité. Il en est souvent ainsi; mais, s'il y a des épidémies graves, malignes et meurtrières, il en existe beaucoup d'autres d'une nature peu dangereuse, quoiqu'il s'agisse de maladies générales sévissant sur un grand nombre de personnes à la fois.

Les épidémies sont très-importantes à étudier, tant par l'incertitude de leurs causes, l'irrégularité de leur marche, et la variété de leurs symptômes, que par leur danger et par la difficulté qu'offre leur traitement. A leur début, tout est confusion dans la manière de les considérer; elles font périr quelquefois sans qu'aucun remède puisse conjurer la mort, et les nécropsies ne font presque jamais connaître la véritable cause des accidents, ou du moins ne montrent que des lésions insignifiantes eu égard à la gravité des symptômes.

Hippocrate a montré toute l'importance de l'étude des maladies épidémiques, par les développements dans lesquels il est entré à leur égard. Sept livres ou chapitres leur sont consacrés. Son point de vue est un peu différent du nôtre. Confondant les épidémies et les constitutions médicales, il décrit, sous le nom d'épidémies, et l'influence morbifique passagère spéciale qui produit une maladie déterminée, comme la peste, et l'influence générale des saisons, qui modifie la forme des maladies sans changer les noms, et les complique de l'état muqueux, saburral, bilieux, etc. Il décrit aussi les véritables épidémies de son temps et de son pays, fièvres continues et rémittentes, érysipèles, etc., qui existent encore aujourd'hui ce qu'elles étaient alors, et qu'il ne faut point comparer avec les fièvres et les